Retour aux « langues perdues » dans la poésie russophone contemporaine : une réaction au 24 février 2022 ?

JULIE BONIN

En étudiant la poésie antiguerre publiée à partir du 24 février 2022[1], j'ai pu remarquer un recours fréquent des auteurs et autrices russophones à une langue autre, que ce soit pour créer une distanciation vis-à-vis du russe, devenu la langue de « l'ennemi », pour représenter une expérience de l'émigration, ou encore pour emprunter à l'allemand et à l'ukrainien toute leur symbolique politique. L'emprunt à une seconde langue m'est aussi apparu comme un moyen de mettre en mots et de représenter l'aliénation de soi et l'identification à l'Autre, dans un contexte de guerre où le mot « barbare[2] » investit

1. Dans le cadre de mon mémoire de Master 2 soutenu en 2024 à l'INALCO sous la direction de Catherine Géry et Sylvia Chassaing.

2. Voir Theodor Adorno, *Prismes*, trad. de G. Rochlitz, Paris, Payot et Rivages, 2018, p. 26 : « écrire un poème après Auschwitz est barbare » ; Lyn Hejinian, *The Language Inquiry*, Oakland, University of California Press, 2000, p. 326 : « l'affirmation d'Adorno peut être interprétée selon un autre sens, non pas comme une condamnation de toute tentative d'écriture poétique "après Auschwitz" mais, au contraire, comme un défi et une injonction à écrire de la poésie. Le mot "barbare" […] signifie "étranger", c'est-à-dire "ne parlant pas

Slavica Occitania, Toulouse, 63, 2026, p. 263-291.

l'ensemble de ses significations : la violence, l'insoumission, le balbutiement, l'altérité. Mais les enjeux de ces fragments étrangers m'ont paru être quelque peu différents lorsque la langue empruntée par la poétesse ou le poète était plus spécifiquement sa langue natale et la langue d'un peuple colonisé par la Russie – actuellement ou par le passé. Selon Jean-Marc Moura, en effet, « l'hétérolinguisme investit l'ensemble des textes postcoloniaux dont il est l'une des marques les plus caractéristiques[3] ».

Je préciserai tout d'abord qu'il est question ici de l'« hétérolinguisme » du texte, et non du « plurilinguisme » de l'auteur ou de l'autrice, ce dernier terme orientant la recherche sur une approche biographique[4] : les œuvres abordées dans ce cadre sont souvent monolingues ou le fruit d'une autotraduction. Myriam Suchet donne de l'hétérolinguisme, concept qu'elle emprunte à Rainer Grutman[5], la définition suivante : une « mise en scène d'une langue comme plus ou moins étrangère le long d'un continuum d'altérité construit dans et par un discours (ou un texte) donné[6] ». Ce continuum d'altérité est particulièrement à propos pour aborder les textes présentant l'« aliénation coloniale[7] » de leur auteur ou autrice, terme employé par Ngugi wa Thiong'o dans *Décoloniser l'esprit* afin de décrire sa situation d'écrivain kenyan de langue anglaise qui se « distancie de la réalité qui l'entoure » – sa réalité kenyane – pour « s'identifi[er] à ce qui est extérieur à son environnement[8] » – la culture de l'empire colonial britannique. Si l'hétérolinguisme peut certes être abordé comme la trace biographique

---

dans la même langue" […] – et telle est précisément la tâche de la poésie : *ne pas parler dans la même langue qu'Auschwitz.* » (Trad. d'Amanda Murphy.)

3. Jean-Marc Moura, *Littératures francophones et théorie postcoloniale*, Paris, PUF, 1999, p. 78.

4. Voir les nombreuses études sur Nabokov, notamment M. B. Rarenko, « Xudožestvennyj bilingvizm V. V. Nabokova » [Le bilinguisme artistique de Vladimir Nabokov], *Literaturnoe zarubež'e kak kul'turnyj fenomen* [La littérature d'émigration comme phénomène culturel], M., Rossijskaja akademija nauk, 2017.

5. Rainier Grutman, *Des langues qui résonnent : Hétérolinguisme et lettres québécoises*, Paris, Classiques Garnier, 2019, p. 60.

6. Myriam Suchet, *L'Imaginaire hétérolingue*, Paris, Classiques Garnier, 2014, p. 19.

7. Ngugi wa Thiong'o, *Décoloniser l'esprit*, trad. de S. Prudhomme, Paris, La Fabrique éditions, 2011, p. 40.

8. *Ibid.*, p. 61.

de cette expérience de la colonisation, ou comme une représentation mimétique à travers l'emprunt de *realia* « intraduisibles », de spécificités propres à la culture de l'auteur ou de l'autrice, il s'agit aussi d'un procédé poétique qui s'inscrit plus largement dans une littérature postcoloniale, définie par J.-M. Moura comme présentant « des modes d'écriture qui sont d'abord polémiques à l'égard de l'ordre colonial avant de se caractériser par le déplacement, la transgression, le jeu, la déconstruction des codes européens tels qu'ils se sont affirmés dans la culture concernée[9] ». Et quelle meilleure transgression pour la littérature que de jouer avec les frontières bien gardées du monolinguisme ? J'aborderai donc les fragments hétérolingues des textes étudiés dans cet article comme des éléments de poétique à part entière, qui engendrent et sous-tendent le texte, construisent et déconstruisent les frontières de soi et de l'Autre, et permettent aux poètes et poétesses d'interroger la langue d'empire.

On trouve, au sein des *postcolonial studies*, un nombre important d'études similaires sur les littératures des espaces anglophones[10] et francophones[11], mais très peu sur l'hétérolinguisme russe en contexte colonial[12], malgré la représentation non négligeable de ce procédé

9. Jean-Marc Moura, *Littératures francophones*…, *op. cit.*, p. 4-5.

10. Voir, par exemple, Jeffrey Gunn, « Interpreting the Language of Ambiguity in Ken Saro-Wiwa's Sozaboy », *eSharp*, *Social Engagement, Empowerment and Change*, 11, 2008, URL [consultée le 31 octobre 2025] : https://www.gla.ac.uk/media/Media_81288_smxx.pdf ; Michael North, « Ken Saro-Wiwa's Sozaboy: The Politics of Rotten English », *Public Culture*, 13 (1), 2001, p. 97-112 ; Lawrie Balfour, « To Manipulate American English » in *Ead.*, *Toni Morrison: Imagining Freedom*, Oxford, Oxford Academic, 2023, URL [consultée le 2 avril 2025] : https://doi.org/10.1093/oso/9780190673284.003.0002 ; Myriam Suchet, *L'Imaginaire hétérolingue*…, *op. cit.*

11. Voir Lise Gauvin, *L'écrivain francophone à la croisée des langues*, Paris, Karthala, 2009 ; Rainier Grutman, *Des langues qui résonnent. L'hétérolinguisme au XIXe siècle québécois*, Montréal, Fides-CÉTUQ, 1997.

12. Les ouvrages consacrés aux littératures postcoloniales en général évoquent rarement et très partiellement les espaces des anciennes républiques socialistes soviétique et de la Russie contemporaine. Par exemple, dans Béatrice Bijon & Yves Clavaron, *La production de l'étrangeté dans les littératures post-coloniales* (Centres d'études sur les littératures étrangères et comparées, Saint-Étienne, 2009), une « Cartographie de l'étrangeté » établit cinq zones postcoloniales différentes sans mentionner l'Asie centrale ni l'Europe de l'Est.

dans la poésie antiguerre russophone. Les spécificités des diverses situations coloniales en Russie, soulignées par exemple par Marc Ferro[13] ou Alexandre Etkind, qui parle de « colonisation interne[14] », n'empêcheraient pourtant pas d'appliquer la grille d'analyse des études postcoloniales à la poésie russophone contemporaine. Si les auteurs et autrices russophones dont il sera question ici choisissent plus souvent de parler de textes « décoloniaux », sûrement pour insister sur la réalité encore tout à fait actuelle du caractère colonial de l'État russe[15], je

---

Les recherches sur le mélange des langues dans les littératures des peuples minorés de Russie portent essentiellement sur le plurilinguisme, c'est-à-dire sur la cohabitation de plusieurs langues d'écriture dans la vie et l'œuvre des auteurs et autrices, mais pas sur l'hétérolinguisme en tant que procédé littéraire au sein d'un même texte. Voir par exemple Julia Hazankovič, « Bilingvizm kak process mežkul'turnoj kommunikacii i ego funkcionirovanie v proze maločislennyx narodov severa i dal'nego vostoka » [Le bilinguisme comme processus de communication interculturelle et son fonctionnement dans la prose des peuples minoritaires du Nord et de l'Extrême-Orient], *Vestnik IAGOU*, t. 6, n° 1, 2009. On peut cependant trouver de brèves mentions de l'hétérolinguisme en contexte russophone chez Il'ja Kukulin, « "Vnutrennjaja postkolonizacija": formirovanie postkolonial'nogo soznanija v russkoj literature 1970-2000 godov » ["La postcolonisation interne" : formation de la conscience postcoloniale dans la littérature russe des années 1970-2000], *Političeskaja konceptologija,* 2, 2013, p. 149-185 ; ainsi qu'une description de la russification du vocabulaire, puis des formes grammaticales dans les littératures minorées à partir des années 1930 dans Sergej Zav'jalov, « Skvoz' mox bezzvučija: poèzija vostočnofinskogo ètnofuturizma » [À travers la mousse du mutisme : la poésie de l'ethnofuturisme finno-ougrien oriental], *NLO*, 3, 2007, URL [consultée le 2 avril 2025] : https://magazines.gorky.media/nlo/2007/3/skvoz-moh-bezzvuchiya-poeziya-vostochnofinskogo-etnofuturizma.html

13. Marc Ferro, « Colonialisme russe-soviétique et colonialismes occidentaux : une brève comparaison », *Revue d'études comparatives Est-Ouest*, 4, 1995, p. 75-80, URL [consultée le 29 mai 2024] : https://www.persee.fr/doc/receo_ 0338-0599_1995_num_26_4_2761 ; Marc Ferro (éd.), *Le livre noir du colonialisme : XVIe-XXIe siècle : de l'extermination à la repentance*, Paris, Robert Laffont, 2003.

14. Alexander Etkind, *Internal Colonization. Russia's Imperial Experience*, Cambridge, Polity Press, 2011.

15. Sur la situation coloniale en Russie, et notamment la politique linguistique récente introduite par la loi de 2018 qui a rendu illégal pour les sujets fédéraux d'imposer l'apprentissage d'une langue dire mineure, voir Guzel' Jusupova, « How Does the Politics of Fear in Russia Work? », *Europe-Asia Studies*, mai 2022, vol. 74, n° 4, p. 620-641 ainsi que, sur le Tatarstan plus précisément, l'essai (traduit en anglais) de Dinara Rasuleva, « Počemu ljudej razdražaet, čto ja pišu na

préfèrerai néanmoins le terme de « postcolonialisme », qui ne remet pas en cause cette actualité, puisque J.-M. Moura met en garde contre une vision trop chronologique du concept, qui le réduirait à une téléologie de l'Histoire.

Dans cet article, je vise donc à mesurer la présence de l'hétérolinguisme dans la poésie contemporaine entre 2014 et début 2025, pour évaluer la nouveauté de ce procédé à partir de la date pivot du 24 février 2022 et pour le mettre en perspective avec le glissement autoritaire des États russe et bélarussien. En m'intéressant ensuite aux textes de Dinara Rasuleva, et notamment à son projet #*Lostlingual*, ainsi qu'au zine décolonial *Cyclicité* où se trouve un poème de Viktoriia Șăltăr, je chercherai à montrer comment l'hétérolinguisme, qui introduit une « production d'étrangeté[16] » tout en rassemblant une identité de soi fragmentée, vient ébranler « la langue[17] » russe et s'inscrire dans une mise en relation constante de l'intime et du politique à travers une écriture attentive aux enjeux postcoloniaux, mais aussi féministes, queers et écopoétiques.

1. La présence de l'hétérolinguisme dans la poésie russophone depuis 2014

Plutôt que d'une nouveauté de l'hétérolinguisme en contexte russophone, où une littérature postcoloniale existe depuis les années 1970 en Russie[18], il faut d'abord *a minima* parler de renouveau, puisque l'hétérolinguisme mélangeant le russe à une langue minorée, et même réprimée, au sein de l'Empire russe se trouve déjà dans la prose de Chevtchenko écrite principalement en russe avec des fragments d'ukrainien[19], ou encore dans *Les soirées du hameau près de Dikanka* de Gogol. Pour le XXe siècle, certaines œuvres de Vassili Grossman présentent des dialogues en ukrainien et, en ce qui concerne le XXIe siècle,

---

rodnom jazyke ? » [Pourquoi s'agacent-ils quand j'écris dans ma langue natale ?], *PEN/Opp*, 10 avril 2024, URL [consultée le 26 avril 2024] : https://penopp.org/articles/why-people-are-annoyed-when-i-write-my-native-tongue?language_content_entity=mul

16. Béatrice Bijon & Yves Clavaron, *La production de l'étrangeté*…, *op. cit.*
17. Myriam Suchet, *L'Imaginaire*…, *op. cit.*, p. 12.
18. Il'ja Kukulin, « Vnutrennjaja postkolonizacija », art. cit.
19. Par exemple dans « Najmička » [L'employé (en ukrainien)], *Kievskaja starina*, 1886, 8, p. 577-619 ; 9, p. 1-36.

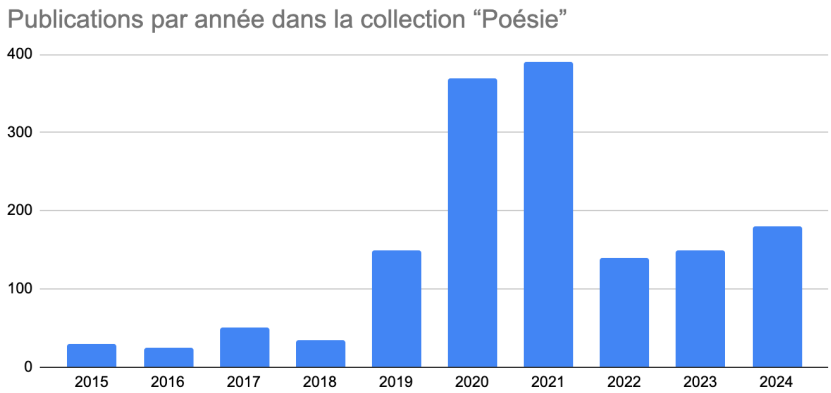
Ilya Kukulin mentionne plusieurs occurrences[20], parmi lesquelles un poème de Sergueï Zavialov, « Quatre bonnes nouvelles » datant de 2008 et comportant un passage en mordve, ainsi qu'en 2009, le poème « Ici où tu ne viendras pas » d'Ekaterina Sokolova comprenant deux mots en komi.

Constatant néanmoins un regain de l'hétérolinguisme dans la poésie ultra-contemporaine après 2022, j'ai cherché à chiffrer cette observation en mesurant sur dix ans la fréquence du procédé au sein des publications de la plateforme syg.ma, où l'on peut actuellement lire un grand nombre de ces textes hétérolingues. Créée en 2014, cette plateforme, qui fonctionne en partie comme un réseau social où chacun peut publier librement ses textes, est aussi alimentée par les publications d'une rédaction. Elle gagne en popularité à partir de 2019 en devenant notamment un espace de publication pour la poésie féministe en 2020 et 2021 et en accueillant plusieurs débats littéraires[21]. Ces dix dernières années sont pertinentes puisque marquées non seulement par les deux débuts de la guerre en Ukraine (2014 et 2022) et par une montée de l'impérialisme russe, mais aussi par une série de lois répressives prises à l'encontre des langues et cultures colonisées par la Russie[22].

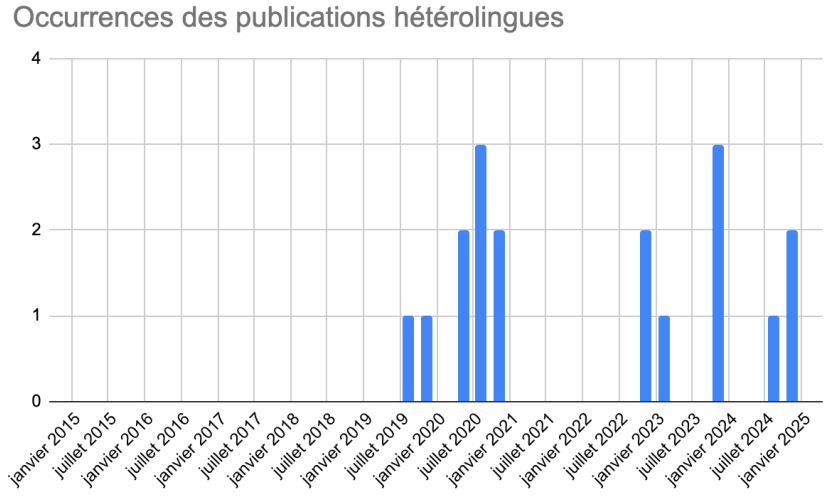
20. Il'ja Kukulin, « Vnutrennjaja postkolonizacija », art. cit., p. 173.

21. Par exemple le refus motivé du prix Biély par F-pismo (URL [consultée le 31 octobre 2025] : https://syg.ma/@mariia-bikbulatova/f-pismo-otkazyvaietsia-ot-priemii-bielogho)

22. Voir l'annulation, au niveau fédéral, de l'enseignement obligatoire du tatar au Tatarstan en 2017 (URL [consultée le 31 octobre 2025] : https://www.svoboda.org/a/28885849.html), la loi de 2018 sur l'enseignement des langues natales (URL [consultée le 31 octobre 2025] : http://duma.gov.ru/news/27720/), ainsi que les amendements de 2020 à la Constitution, amendements qui donnent un rôle central à la langue russe (art. 69, part. 1).



Ce graphique présente toutes les publications liées à la poésie (poèmes, interviews, critiques, présentations d'auteurs, déclarations de collectifs, etc.) de novembre 2014 à décembre 2024. Au-delà du fait qu'elles nous permettent de remarquer une baisse frappante des publications en 2022, ces premières données m'ont permis d'estimer la fréquence de l'hétérolinguisme au sein de la poésie russophone contemporaine : sur les 1 544 publications liées à la poésie, j'ai pu trouver 18 occurrences employant ou mentionnant une langue d'un peuple colonisé par la Russie. Toutes apparaissent après 2019, avec une concentration de publications autour de 2020 et une autre, plus étendue, depuis 2023.



Parmi les neuf occurrences antérieures à 2022, les textes empruntent, hormis au russe, au bélarussien (Ioulia Tchernychova[23]), à l'ukrainien (Sergueï Sinoptik[24], Iya Kiva[25]) ainsi qu'à l'ukrainien, à l'anglais et au sourjyk (revue *Noga*[26]). Trois poétesses emploient également le tatar (Dinara Rasuleva[27], dont c'est la langue natale) ; le turc, l'azéri et l'anglais (Égana Djabbarova[28] dont la langue natale est l'azéri) ; ainsi que le qazaq, l'anglais et l'allemand (Maria Vilkovskaïa[29], dont la langue natale est le russe, mais pour qui le qazaq est l'une des deux langues officielles de son pays natal). On remarque que le retour à la langue natale est parfois très présent, pour Iou. Tchernychova et S. Sinoptik, parfois anecdotique, comme chez I. Kiva et É. Djabbarova. Il arrive que ce soit le russe qui soit fragmentaire, comme dans la revue *Noga* où le sourjyk et l'ukrainien dominent – tout du moins dans les extraits présentés. L'hétérolinguisme n'est pas le sujet explicite des textes, sauf dans les deux poèmes de Ioulia Tchernychova qui décrivent les manifestations de 2020 au Bélarus. Néanmoins, même lorsque le retour à la langue natale n'est pas thématisé, le fragment hétérolingue vient lier l'intime et le politique, par exemple dans le texte féministe de Maria Vilkovskaïa, qui préfère au mot « occidental »

23. Julija Černyšëva, page syg.ma, URL [consultée le 31 octobre 2025] : https://syg.ma/@elena-gennadievna/iuliia-chiernyshiova-prospiekt-niezaliezhnastsi ; URL [consultée le 31 octobre 2025] : https://syg.ma/@marina-maraeva/iuliia-chiernyshiova-astieroid-otchaianiie-plius-pierievody
24. Sergej Sinoptik, page syg.ma, URL [consultée le 31 octobre 2025] : https://syg.ma/@stenograme/pishchanie-uliublienie-sviato
25. Ija Kiva, page syg.ma, URL [consultée le 31 octobre 2025] : https://syg.ma/@galina-1/iia-kiva-novoie-mnozhiestvo
26. Revue *Noga*, page syg.ma, URL [consultée le 31 octobre 2025] : https://syg.ma/@ilia-dolgov/nariechiie-dlia-ghubchatykh-mirov-o-piervom-vypuskie-zhurnala-nogha
27. Dinara Rasuleva, page syg.ma, URL [consultée le 31 octobre 2025] : https://syg.ma/@galina-1/dinara-rasulieva-ia-stoiu-na-ughliakh
28. Egana Džabbarova, page syg.ma, URL [consultée le 31 octobre 2025] : https://syg.ma/@ekaterina-zakharkiv/ieghana-dzhabbarova-povsiemiestnoie-nasiliie ; https://syg.ma/@marina-maraeva/ieghana-dzhabbarova-its-my-favorite-country
29. Marija Vil'kovskaja, page syg.ma, URL [consultée le 31 octobre 2025] : https://syg.ma/@ekaterina-zakharkiv/mariia-vilkoviskaia-vmiesto-obrashchieniia

« vaguina », le doublon « am-pizda » (*am*, le « vagin » en qazaq et *pizda*, la « chatte » en russe).

Parmi les neuf occurrences relevées après 2022, on retrouve l'ukrainien dans quatre publications (notamment emprunté par l'autrice russe Gali-Dana Zinguer[30] pour parler des femmes ukrainiennes victimes de l'agression russe ; par Stanislav Belski[31], poète ukrainien de langue russe, qui rapporte des bribes de conversation entendues dans un abri anti-aérien ; et par Galina Rymbu[32], poétesse russophone d'origine russe et ukrainienne ayant émigré de Russie en Ukraine), l'azéri (toujours avec Égana Djabbarova[33], cette fois sans l'anglais et de manière plus centrale) ainsi que le qazaq, mélangé à d'autres langues comme l'anglais, l'hindi et peut-être le tadjik, avec un jeu entre les alphabets cyrillique et latin (Ramil Niazov-Adyldjian[34]). D'autres langues n'étaient pas apparues avant 2022 : il s'agit d'emprunts à l'erzya (Karina Papp[35], née en Lettonie) et au komi-permiak (Teresa Kamneïeva[36] – le seul fragment hétérolingue est un dicton qui constitue le titre). Enfin, on trouve un poème performatif présenté par le collectif de_colonialanguage comme une « trans-traduction vers le russe[37] » [*trans-perevod na russkij*]. Il emprunte aux

30. Gali-Dana Zinger, page syg.ma, URL [consultée le 31 octobre 2025] : https://syg.ma/@feminist-orgy-mafia/gali-dana-zinghier-podborka-stikhotvorienii

31. Stanislav Bel'skij, page syg.ma, URL [consultée le 31 octobre 2025] : https://syg.ma/@zhurnal-zdies-zhurnal-zdies/stanislav-bielskii-uvagha-povitria na-trivogha

32. Galina Rymbu, page syg.ma, URL [consultée le 31 octobre 2025] : https://syg.ma/@galina-1/galina-rymbu-o-revolyucii

33. Egana Džabbarova, page syg.ma, URL : https://syg.ma/@feminist-orgy-mafia/rodin-k-a-skorb-egana-dzhabbarova

34. Ramil' Nijazov-Adyldžjan, page syg.ma, URL [consultée le 31 octobre 2025] : https://syg.ma/@ramil-niazov-adyldzhyan/sofii-kamill---na-strashnyy-sud

35. Karina Papp, page syg.ma, URL [consultée le 31 octobre 2025] : https://syg.ma/@feminist-orgy-mafia/karina-papp-miesto-nie-ravno-miestu

36. Tereza Kamneeva, page syg.ma, URL [consultée le 31 octobre 2025] : https://syg.ma/@tkamen/gudyr-vaad-cheri-abu----v-mutnoy-vode-ryby-net

37. Elena Leskova, pour le collectif de_colonialanguage, « 2 Collective Poems from Hamburg and Bremen », URL [consultée le 24 juin 2025] : https://syg.ma/@de_colonialanguage/2-collective-poems-from-hamburg-and-bremen

langues suivantes : bélarussien, elfique, anglais, français, allemand, kalmouk, kirghize, letton, portugais, russe, espagnol. Cette diversité pose la question des langues qu'on pourrait qualifier de tierces, comme l'anglais, l'allemand, mais aussi l'hindi, convoquées pour sortir d'un face à face avec le russe. Dans l'ensemble, on observe avec cette seconde concentration de publications des textes bien plus expérimentaux, où l'hétérolinguisme est explicitement thématisé et problématisé.

Si ces données ont donc permis d'établir que l'hétérolinguisme précède largement le 24 février 2022, elles soulignent néanmoins que les manifestations au Bélarus en 2020, puis la guerre russe en Ukraine à partir de 2022, ont motivé des recours plus fréquents à l'hétérolinguisme depuis ces langues et ont inscrit le fragment hétérolingue comme un procédé textuel de revendication politique d'une identité menacée. Pour préciser l'importance du 24 février 2022 comme date pivot, je prendrai l'exemple de deux textes de Dinara Rasuleva, qui montrent que son usage de l'hétérolinguisme, quoiqu'antérieur à 2022, a été profondément refondé depuis le début de la guerre à grande échelle en Ukraine.

2. L'évolution de l'hétérolinguisme dans les textes de Dinara Rasuleva

Née en 1987 à Kazan, Dinara Rasuleva est une artiste et poétesse tatare de citoyenneté russe et allemande qui a émigré à Berlin en 2014. Dans plusieurs interviews postérieures au 24 février, elle développe une réflexion sur sa propre écriture en inscrivant son parcours de poétesse dans un contexte colonial. Dans un essai[38] sur son rapport à sa langue natale, le tatar, son unique langue jusqu'à ses six ans, elle affirme qu'après son arrivée à l'école, elle ne parle plus tatar qu'à sa grand-mère et à son père, exclusivement en l'absence de camarades russes. Ngugi wa Thiong'o décrit ce rôle de la langue coloniale, qui vient remplacer et soumettre la langue natale, comme une « bombe culturelle » :

> les colonisateurs en vinrent, par la culture, à contrôler la perception que le colonisé avait de lui-même et de sa relation au monde [...] l'établissement de cette emprise prit deux formes : la destruction ou la

38. Dinara Rasuleva, « Počemu… », art. cit.

> dévalorisation systématique de la culture des colonisés [...] – et inversement la glorification incessante de la langue du colonisateur[39].

Dans une interview à un journal tataro-bachkir, les mots de Dinara Rasuleva entrent en forte résonance avec ces propos de wa Thiong'o :

> À l'époque, je n'en avais pas conscience, je ne comprenais pas que je ressentais de la honte pour ma culture natale et de la fierté pour mon assimilation à l'autre[40].

De cette situation coloniale découle le non-choix de sa langue d'écriture :

> Quand j'ai commencé à écrire des vers […], c'était comme si le choix de la langue ne se posait déjà plus – c'était par défaut le russe[41].

> […] la langue tatare se trouvait comme une langue de seconde classe, provinciale et primitive, alors que le russe était la langue des villes et du progrès, la langue de la grande littérature russe[42].

Selon la poétesse, deux événements viennent remettre en cause cette supériorité du russe sur le tatar. Le premier est son départ de Russie : « Quand j'ai déménagé à Berlin, la distance a commencé à effacer cette honte – et c'est là que j'ai commencé à insérer du tatar dans mes textes[43]. » Cet allègement de la pression exercée par la langue russe lui aurait ainsi donné l'espace nécessaire pour de premiers textes en anglais et en tatar.

---

39. Ngugi wa Thiong'o, *Décoloniser…*, *op. cit.*, p. 39.

40. *Idel.Real*, « "Moj tatarskij – neideal'nyj, no on imeet pravo byt' uslyšannym". Kak poètessa Dinara Rasuleva vozvraščaet rodnoj jazyk » [« Ma langue tatare n'est pas idéale, mais elle a le droit d'être entendue. » Comment la poétesse Dinara Rasuleva retourne à sa langue natale], 2024, URL [consultée le 23 avril 2024] : https://www.idelreal.org/a/kak-poetessa-dinara-rasuleva-vozvraschaet-rodnoy-yazyk/32807246.html

41. Dinara Rasuleva, « Počemu… », art. cit. : « Когда в младших классах я начала писать стихи, выбор языка будто бы уже передо мной не стояло – русский стал дефолтным. » (T.d.A.)

42. *Ibid.* : « Татарский язык позиционировался языком второго сорта, деревенским и простонародным, тогда как русский был языком городов и прогресса, языком великой русской литературы. » (T.d.A.)

43. Antoine Nicolle, « Retrouver sa langue perdue : discussion avec la poétesse tatare Dinara Rasuleva », *Desk Russie*, 24 mars 2024, URL [consultée le 23 avril 2024] : https://desk-russie.eu/2024/03/24/discussion-avec-la-poetesse-tatare-dinara-rasuleva.html

Cette première étape, postérieure à son émigration, mais antérieure à la guerre à grande échelle, peut être illustrée par son texte intitulé « Poème de la jambe d'une femme blanche » [*Poèma nogi beloj ženščiny*], publié sur syg.ma le 25 juin 2020. Dans un texte qui tourne autour des mots « charbon » (*ugol'*) et « angle » (*ugol*), phonétiquement très proches en russe, Dinara Rasuleva évoque son identité de genre, son identité tatare, et l'impossible conciliation de l'une avec l'autre, en racontant plusieurs épisodes de sa vie souvent liés à un déplacement : ses trajets en train pour rentrer à Kazan ou le fait d'être perdue sans GPS. Dans l'extrait qui suit, qui correspond à la fin du poème et au passage où l'on trouve le plus de fragments hétérolingues, on comprend que le fait d'arracher sa langue natale, ses racines et son passé lui permet de s'arracher à son rôle de femme au foyer :

и я вырываю прошлое,
вырываю свой родной язык,
вырываю с болью с корнем свои корни,
женскую домашнюю роль,
татар кызы печёт очпочмаков треугольники
из последних сил,
сохранить бы ее, чтобы хоть иногда носить,
Хотя бы в нижнем ящике хотя бы письменного стола,
Кызым кызым ты нормальная акыллы кыз же была,
Пусть и менструирующая Эллат, но своя, а не эта грязная Иштар, алласакласын, она, понимаешь, не наша, не своя. Не эта Фрейя, астагафирулла, не Кали.

et j'arrache le passé,
j'arrache ma langue natale,
avec douleur et la racine j'arrache mes racines
mon rôle de femme au foyer,
tatar kızı prépare des öçpoçmaq-triangles
avec ses dernières forces,
le conserver pour le porter parfois,
Ne serait-ce que dans le tiroir du bas ne serait-ce que du bureau,
Kızım, kızım tu étais pourtant une akıllı kız normale,
Certes une Al-Lat menstruante, mais une des nôtres, pas cette sale Ishtar, allasaklasın, elle, tu comprends, elle n'est pas des nôtres, pas comme nous. Pas cette Freyja, astagafirulla, pas cette Kali.

Je souligne les mots tatars, qui sont tous une déclinaison du mot « fille » : « fille tatare », « ma fille », « fille intelligente » ou bien correspondent, au dernier vers de l'extrait, à deux expressions liées à la religion. La langue tatare est celle d'une identité de genre imposée, puisque ces mots viennent directement contredire le passage où elle affirme nier sa féminité de petite fille et être en réalité un petit garçon nommé Vadia, Vadik (surnoms du prénom russe Vadim). La langue tatare est donc associée ici à des normes traditionnelles et à une violence non pas coloniale, mais de genre. Ce déracinement produit par l'incompatibilité de ses valeurs féministes avec sa culture natale, qui vient prolonger le déracinement colonial, rappelle ce que Gloria Anzaldúa souligne dans *La Frontera* :

> Je n'ai pas de culture car, en tant que féministe, je me dresse contre les croyances collectives des Indo-Hispaniques et des Anglos, ces croyances attachées au masculin ; mais je suis pleine de culture car je participe à la création d'une autre culture encore […]. *Soy un amasamiento*, je suis l'acte de pétrir, d'unir et de rejoindre[44].

Chez Dinara Rasuleva, cette nécessité d'arracher sa culture natale est bien plus marquée par la souffrance que par l'optimisme quant à la possibilité de créer une nouvelle culture, dans la mesure où la culture tatare reste intimement liée au patriarcat, tous deux présents en elle « ne serait-ce que dans le tiroir du bas ». Les langues de la poétesse se retrouvent prises au piège de cette inadéquation entre culture natale et valeurs politiques puisque retourner à la langue colonisée implique dans ce texte de retourner sous le joug du patriarcat.

Sur le plan formel de l'intégration de l'hétérolinguisme au texte, il faut noter que tous ces mots tatars sont pris dans la langue et la syntaxe russes. On peut citer l'exemple de l'avant-dernier vers « Kızım, kızım tu étais pourtant une akıllı kız normale » signifiant « Ma fille, ma fille tu étais pourtant une fille intelligente normale ». On trouve ici autant de mots en russe qu'en tatar, cependant le sujet et le verbe sont en russe. Dans cette fin de poème, les mots tatars sont aussi souvent totalement isolés par des virgules du reste du texte russe, comme de

44. Gloria Anzaldúa, *Terres frontalières – La Frontera*, trad. de Nino S. Dufour et Alejandra Soto Chacón, citée par Léa Mormin-Chauvac, « Gloria Anzaldúa, penseuse de la théorie queer décoloniale », *La Déferlante*, 1er février 2024, URL [consultée le 31 octobre 2025] : https://revueladeferlante.fr/gloria-anzaldua-penseuse-de-la-theorie-queer-decoloniale/

simples apartés, en marge de la langue principale du poème. Cette subordination du tatar au russe est cependant à nuancer dans la mesure où ces mots tatars ne sont traduits ni dans le texte ni dans le paratexte, ce qui leur octroie une certaine autonomie et place déjà le lectorat tatarophone dans une situation de lecture privilégiée.

On assiste donc à un retour significatif à la langue tatare, qui se heurte cependant à deux obstacles : d'une part, à la langue russe qui reste prédominante et symbolise l'emprise coloniale ; de l'autre, au patriarcat qui imprègne la culture et la langue tatares et freine le retour de la poétesse à ses racines.

Le second élément déclencheur ayant permis un retour à sa « langue perdue » est le début de la guerre à grande échelle en Ukraine :

> En 2022, après l'invasion à grande échelle de l'Ukraine par la Russie, j'ai été rattrapée par un mutisme poétique et je n'ai pas écrit pendant plusieurs mois. C'est alors que m'est venu mon premier poème en tatar. Dans une langue simple, enfantine, il chantait la perte d'une langue[45].

Cette seconde rupture semble plus radicale que la première, ou tout du moins plus soudaine, et représente le point de départ d'un projet intitulé *#Lostlingual*, conçu comme un retour à sa langue natale grâce à la poésie, à l'aide de ses différentes langues apprises, que sont l'anglais et l'allemand, en plus du russe qu'elles viennent contrebalancer. En jouant avec les sonorités de mots similaires dans toutes ces langues, elle parvient à faire remonter à la surface de sa mémoire des mots tatars oubliés.

En 2023, trois ans après le texte commenté précédemment, Dinara Rasuleva écrit donc ce second poème, intitulé « **Memory is a foam** », qu'elle publie sur sa chaîne Telegram[46] sans note ni traduction et avec les mêmes choix typographiques :

---

45. Dinara Rasuleva, « Počemu… », art. cit. : « В 2022 году, после полномасштабного вторжения России в Украину, меня настигла поэтическая немота, и я не писала несколько месяцев. И тогда ко мне пришло первое мое стихотворение на татарском. Простым, детским языком оно пело о потере языка. » (T.d.A.)

46. Dinara Rasuleva, « Memory is a foam », chaîne Telegram, 29 novembre 2023, URL [consultée le 31 octobre 2025] : https://t.me/dispoesie/684

Memory is a foam
in the pillow under my head that i always forget to take to my flights
Memory is always gone gone gone
Хәтерләмим
мин
Онытам онытам онытам
Она там она там она там где-то в глубинах памяти
улыбается или плачет но нет видео нет аудио
И дыхания не хватает доплыть до этих глубин
И вино из воды превращается в чувство вины
Нейронные связи ходят по кругу замкнутому как в настольной игре когда выпадает восемь
Память носит в себе очень немного
Она там она там она там где-то
Онытам онытам онытам – ее там нет

Memory is a game that sometimes gives you hints of random flashbacks
:to dig into plastilin flashback jump to one TW child abuse
:to dig into masturbation flashback jump to zwei TW sex shaming
:to dig into dacha flashback jump to ***өч***
:to dig into comic book flashback jump to ***четыре*** *TW cancer child death*

one
zwei
өч
четыре
five
шерсть

Memory is a foam
in the pillow under my head that i always forget to take to my flights
Memory is always gone gone gone[47]
Häterlämim
min
Onıtam onıtam onıtam[48]

47. En anglais : « La mémoire est une mousse / dans l'oreiller sous ma tête que j'oublie toujours de prendre dans l'avion / La mémoire est toujours partie, partie, partie. »
48. En tatar : « J'oublie j'oublie j'oublie. »

Ona tam ona tam ona tam[49] elle est là-bas quelque part dans les profondeurs de la mémoire
elle sourit ou pleure mais sans vidéo sans audio
Et le souffle ne suffit pas à nager jusque dans ces profondeurs
Et voda l'eau devenue vino le vin se transforme en sentiment de vina de faute
Les messages nerveux tournent en une boucle sans fin comme dans un jeu de société quand
sort le huit
La mémoire porte en elle très peu de choses
Ona tam ona tam ona tam elle est là-bas quelque part
Onıtam onıtam onıtam – elle n'est pas là-bas

Memory is a game that sometimes gives you hints of random flashbacks
:to dig into plastilin flashback jump to one TW child abuse
:to dig into masturbation flashback jump to zwei TW sex shaming
:to dig into dacha flashback jump to öç
:to dig into comic book flashback jump to четыре *TW cancer child death*[50]
one
zwei
öç
tchetyre
five
cherst[51]

La mémoire est présentée ici comme un oubli, comme ce qui a été perdu, arraché par la culture dominante. Mais si le texte affirme d'abord cet oubli et cette dépossession de soi en anglais, il poursuit ensuite en tatar, ouvrant ainsi la porte au souvenir et au retour de l'identité perdue. L'écriture entre les langues et les graphies est mise en scène comme une exploration, une recherche active qui permet de

49. En russe : « Elle est là-bas elle est là-bas elle est là-bas. »
50. En anglais : « La mémoire est un jeu qui donne parfois des aperçus de flashbacks sortis de nulle part / *: creuser dans la pâte à modeler soudain flashback un trigger warning maltraitance d'enfants* / *creuser dans la masturbation soudain flashback zwei* [« deux » en allemand] *trigger warning moqueries sexuelles* / *:creuser dans la datcha soudain flashback öç* [« trois » en tatar] / *:creuser sur une bande dessinée flashback tchetyre* [« quatre » en russe »] *trigger warning enfant décédé d'un cancer.* »
51. 1 en anglais ; 2 en allemand ; 3 en tatar ; 4 en russe ; 5 en anglais ; « fourrure » en russe, quasi-homophone de 6 en russe.

récolter des fragments de souvenirs épars, l'hétérolinguisme agissant sur la mémoire, comme « un jeu qui donne parfois des aperçus de flashbacks sortis de nulle part ».

Pour en revenir à la comparaison avec le premier poème de Dinara Rasuleva, il n'est plus possible, ici, d'attribuer à ce poème une langue d'écriture principale ou dominante. En termes de quantité, l'anglais et le russe sont plus importants, suivis du tatar, puis de l'allemand, mais en ce qui concerne la thématique, on remarque aussi que seul le chiffre trois, cité en tatar « öç », n'est pas porteur d'un souvenir violent. Au niveau également de la structure, le tatar rentre avec le russe dans la formation d'un chiasme : le premier vers, « Onıtam » – *j'oublie* en tatar, appelle par ses sonorités le suivant, « Ona tam » – « elle est là » en russe, avant que cet ordre ne soit renversé à la fin de la strophe. Ici, les mots tatars ne sont plus subordonnés à la langue ou à la syntaxe russe, ils forment des phrases autonomes et fonctionnent avec les mots russes plutôt que de leur être subordonnés. Ce rééquilibrage est permis par les deux autres langues, et notamment l'anglais qui, par sa concurrence avec le russe, vient soutenir la résistance de la langue tatare.

Ainsi, on observe non seulement que l'hétérolinguisme n'est pas anecdotique dans la poésie de Dinara Rasuleva, mais également qu'il s'agit chez elle d'une pratique qui s'est approfondie dans ses textes entre 2020 et 2023 : en partant de quelques mots de sa langue natale insérés à la fin d'un poème, on arrive à la structure et à la forme même de poèmes plus expérimentaux.

Ayant établi à partir de ces premières données, qui mériteraient d'être complétées par d'autres sources que syg.ma, que l'hétérolinguisme existait bel et bien dans la poésie contemporaine avant le 24 février 2022, mais qu'il a pu connaître chez certains auteurs et certaines autrices une nouvelle dynamique à compter de cette date, je me poserai deux autres questions : si l'on observe une réaction liée au début de la guerre à grande échelle en Ukraine, cela signifie-t-il nécessairement que ces textes hétérolingues sont tous écrits contre le colonialisme russe ? Et quand ils le sont, comment ce procédé permet-il de performer une écriture postcoloniale ?

3. Hétérolinguisme et écriture décoloniale

Pour répondre à ces deux questions, j'examinerai deux projets collectifs. Le premier est lié au projet personnel de Dinara Rasuleva, #*Lostlingual*. Depuis le début de la guerre à grande échelle en Ukraine, elle enseigne l'hétérolinguisme comme pratique poétique dans son laboratoire d'écriture nommé TEL:L[52]. En 2022 et 2023, deux lectures publiques des textes produits lors de ces ateliers sont annoncées par des publications Instagram très similaires dans leur propos : les auteurs et les autrices parlent d'une volonté d'« enrichir » leurs poésie et culture respectives et de la nécessité de créer « une littérature queere, féministe et anti-impérialiste dans notre langue natale » afin d'éviter un « risque d'extinction ». Cet objectif rappelle les écrits de Gloria Andalzúa pour son intersectionnalité et, en ce qui concerne la création d'un nouveau canon, la volonté de Ngugi wa Thiong'o de « faire pour nos langues ce que [...] Pouchkine et Tolstoï ont fait pour le russe, ce que tous les écrivains de l'histoire du monde enfin ont fait en relevant le défi de créer dans leur langue une littérature[53] ».

Cependant, ce positionnement très politisé n'est pas toujours suivi par les participants de l'atelier. Dans l'interview de Dinara Rasuleva publiée par le média français *Desk Russie*[54], Antoine Nicolle donne l'exemple d'Igor, un Iakoute, qui parle de cette pratique comme d'un besoin strictement personnel. Écrire à la fois en russe et dans sa langue natale peut être présenté comme un moyen de guérison, de retour à ses racines culturelles, sans qu'il n'y ait toujours de prétention à une publication ou à la création d'un texte politique engagé contre l'impérialisme.

Le second projet est quant à lui clairement publié avec une intention politique. Ce magazine en auto-édition (samizdat), diffusé en ligne et assez confidentiel[55], est le résultat d'une collaboration entre auteurs, autrices et illustrateurs, illustratrices, qui prévoient de publier trois numéros.

---

52. Avec ce nom, elle se joue une nouvelle fois des frontières entre les langues – « tell » signifiant « dire » en anglais et « tel » « langue » en tatar.
53. Ngugi wa Thiong'o, *Décoloniser*…, *op. cit.*, p. 63.
54. Antoine Nicolle, « Retrouver… », art. cit.
55. La page Instagram de ce projet comptait 215 followers au 31 mars 2025.



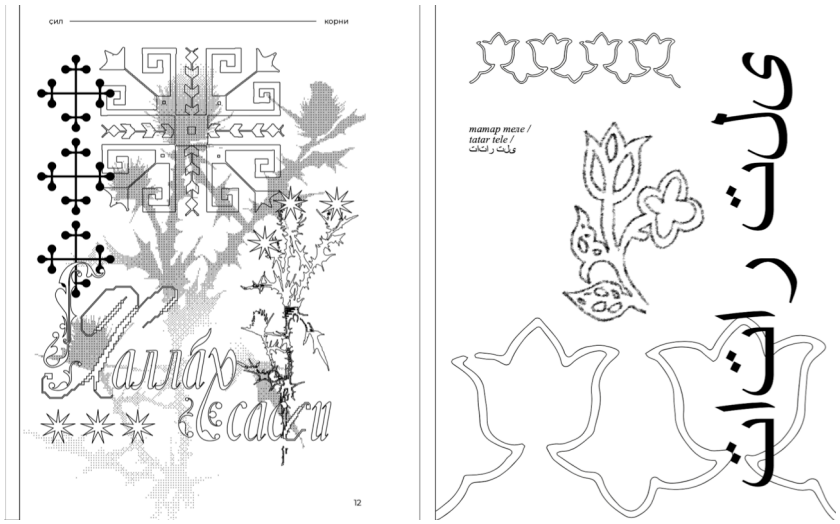
Image de couverture du zine décolonial *Cyclicité*, numéro « Racines ».

Le premier, publié en 2024, est consacré au passé avec des illustrations en noir et blanc. Le deuxième, toujours en noir et blanc mais avec quelques touches de couleur, a pour thème le présent, et le dernier, entièrement en couleurs, se penche sur l'avenir.

Les mots « décolonial » ou « postcolonial » ne sont pas employés une seule fois dans le paratexte du magazine. Cependant, sur les réseaux sociaux, il est toujours présenté en russe comme un « *dekolonial'nyj zin* », un « zine décolonial ». Pour examiner les différentes formes

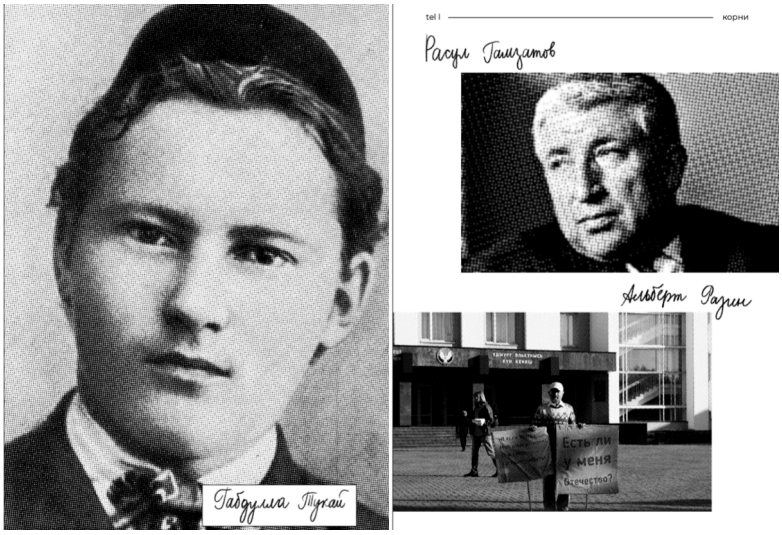
56. Cette illustration ainsi que les suivantes sont toutes tirées du premier numéro du zine décolonial *Cyclicité*, intitulé « Racines », en accès libre sur la page Instagram du collectif, URL : https://www.instagram.com/cyclicity_zine/. Le design du numéro a été réalisé par Aïcha.

que peut prendre l'hétérolinguisme au sein de la poésie contemporaine engagée contre l'impérialisme, je comparerai deux textes publiés dans ce zine. Le premier, « Çil », a été écrit par Viktoriia Şăltăr une artiste et poétesse d'origine tchouvache, et le second, « TEL L », par Dinara Rasuleva.



Extrait du zine décolonial *Cyclicity*, numéro « Racines », p. 12 et 34.

Je commencerai par comparer les illustrations de ces textes. On observe que toutes deux présentent des motifs d'art traditionnel ainsi que des inscriptions dans la langue natale de l'autrice. À gauche, sur les illustrations du texte de Viktoriia Şăltăr, on trouve un plus grand nombre de ces figures et symboles que sur celles de Dinara Rasuleva, à droite, où il est aussi rappelé que le tatar s'écrivait en alphabet arabe avant la russification.



Extrait du zine décolonial *Cyclicity*, numéro « Racines », p. 30 et 32

Le texte de Dinara Rasuleva est aussi illustré par ces photographies des figures importantes des cultures minorées sous l'URSS, citées dans son texte et présentées dans son paratexte. Les illustrations du texte de Dinara Rasuleva sont donc ancrées dans un contexte historique et politique bien précis, là où Viktoriia Şăltăr et son illustrateur ou son illustratrice insistent davantage sur l'art décoratif traditionnel tchouvache.

En s'intéressant à leurs textes respectifs, on remarque de prime abord l'aspect plus classique de celui de Viktoriia Şăltăr, composé de sept strophes de trois ou quatre vers. Le poème de Dinara Rasuleva est quant à lui disloqué : le sens de lecture, vertical ou horizontal, n'apparaît pas comme une évidence. Ce n'est qu'en essayant de lire qu'on comprend qu'il s'agit non pas de colonnes mais d'un vide laissé au milieu des vers. Ces textes pourraient être commentés plus longuement, cependant je me contenterai ici d'en souligner quelques aspects dans une perspective comparatiste ainsi que du point de vue de la mise en pratique d'une écriture hétérolingue décoloniale.

ҫил

Viktoriia Şăltăr

ветры чувашии
свистят и пляшут
корни вплетены —
ӗмӗр-ӗмӗрех

песни в трещинах камней
забытые слова
дымка над рекой

шав мар шăплăх
чувашская метель
/смеется/
пирӗн чӗрене горят

ветер свободный
предки шепчут
— звон звезд
вӗсен сассисем илтӗнеҫҫӗ

мы плетем косы /
корни деревьев
пӗр утăм малалла
пӗр утăм каялла

рука в руке
будущее на ладони
кашни кун-пурнăҫ

ирӗклӗ ҫил
ӗмӗрхи ҫутă
халăх сасси — пирӗн ҫул

Берлин, 2024

TEL L

deenara

И
Nie
Нетуган
Нету
Нету
Нету
Тел

Tell

Tell me in your mothertongue

Тел ме?

Иртәгә телем үлә

Телсез күлсыз кансыз
Йөрәкне –
Мин туган казанда яки кайда?

Минем туган тел урнында –

Су
ык
.

туган тел
туган тел
тел

ган
кан

mɐ:
can I?

Тел me in your mothertел

Nie
Nie
Nie

Тәрәзәсез бүлмә
Телне урталай бүлмә

Авыз
Мә!
Әби туган авылында яки кайда?

Вода
Вода
Вода

Extraits du zine décolonial *Cyclicity*, numéro « Racines », p. 11 et 29

La nature (« vent », « pierres », « racines », « tempête », « fumée au-dessus de la rivière ») et le peuple (« chants », « ancêtres », « voix », « mains », « paume ») sont des thèmes fondamentaux dans le texte de Viktoriia Şăltăr, avec un champ lexical riche, pour un poème aussi court, d'éléments tant visuels qu'auditifs. On remarque une certaine emphase des qualificatifs et des images : le « clairon des étoiles » [*zvon zvezd*], le « vent libre », la « tempête tchouvache », « l'avenir sur la paume », etc. Le texte de Dinara Rasuleva est moins imagé et plus sobre, le sujet principal étant l'insaisissabilité et la perte de sa langue natale, entremêlé de plusieurs citations illustrées. On remarque la présence de liquides, l'eau en russe, l'eau et le sang en tatar. Cette eau qui conclut le poème est interprétée par Alexandra Tkacheva[57] soit comme le symbole d'une érosion de la langue perdue, soit comme la représentation de la fluidité permise par la langue poétique hétérolingue.

Les deux textes emploient massivement l'hétérolinguisme. Dans le texte de Viktoriia Şăltăr, le russe et le tchouvache sont assez hermétiques l'un envers l'autre du point de vue de la syntaxe puisque les deux langues ne se retrouvent qu'une seule fois sur le même vers, se partageant respectivement le verbe et le sujet. En ce qui concerne les sonorités, les langues sous tout à fait hermétiques l'une à l'autre. Il semblerait que les vers tchouvaches présentent plus de rimes et d'allitérations qu'en russe, si bien que, surtout pour un lecteur ou une lectrice qui ne comprend que le russe, une forte opposition peut se former entre, d'un côté, une voix narrative en russe et, de l'autre, une voix mélodique en tchouvache. Néanmoins, des liens sémantiques se tissent entre le tchouvache et le russe : au vers 12, par exemple, le « vent libre », est traduit en tchouvache au vers 23 par « libre vent », en miroir, selon le paratexte.

À l'inverse, chez Dinara Rasuleva – qui ajoute l'anglais et l'allemand au russe et au tatar, chaque mot rime ou réarrange les sons d'un mot dans une autre langue. Certains mots ont une signification dans plus d'une langue. Ainsi, au début du poème, le mot « nie » en allemand (*jamais*) joue de sa proximité avec « nié » en russe (*non*). Accolé à la citation d'un poème de Ğabdulla Tuqay « tougan tel » (*langue*

57. Alexandra Tkacheva, « Тел Me in Your Motherтел: Dinara Rasuleva's Translingual Poetics », performance dans le cadre de la conférence ASEEES à Boston en 2024.

natale), il forme en russe « niétou » (*il n'y a pas*) et « niétougan » en russe et en tatar (*non natal*). Puis la fin du mot « tougan » devient « kan » (*sang* en tatar), avant de revenir deux vers plus bas avec le verbe modal anglais « can I » (*puis-je*).

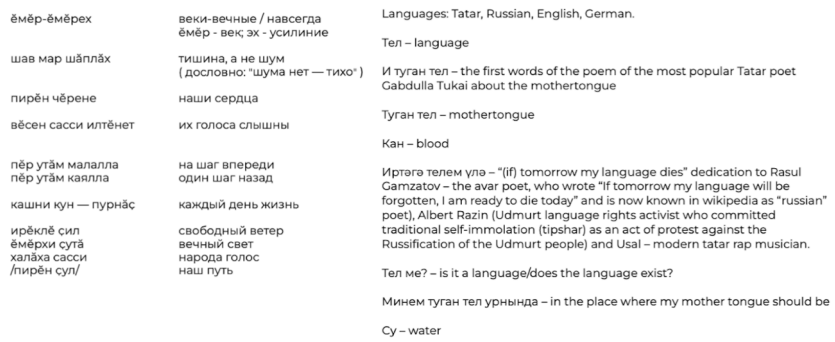
Comparer ces deux textes permet donc de différencier deux usages de l'hétérolinguisme. Paradoxalement, le texte coupé en deux de Dinara Rasuleva, qui, de prime abord, pourrait symboliser la scission d'un bilinguisme subi, fait preuve dans son emploi de l'hétérolinguisme d'un dépassement de cette binarité. Le texte montre que la colonisation et l'émigration ont privé la poétesse d'une identité stable aux frontières nettes et que cette interpénétration des langues et des cultures est devenue un principe esthétique, sa langue poétique. Viktoriia Şăltăr, au contraire, présente un texte unifié en apparence, mais dont les langues sont totalement hermétiques l'une à l'autre, en dehors d'une traduction purement sémantique. Elle semble présenter le tchouvache comme une entité pure, qui coexiste avec sa langue russe, qui a pu être oubliée à cause de la russification, mais qui n'a pas subi d'influences ou de déformations lorsqu'elle la retrouve. Les « nattes » et les « racines entremêlées » viennent mettre en image ces deux langues qui alternent au sein d'un même texte sans pour autant se confondre ni se mêler.

À la suite de ces textes, on trouve un glossaire qui traduit les langues natales des autrices. Le commentaire ou la note sont souvent dévalués[58], délaissés au profit du « véritable texte », mais Dinara Rasuleva en parle comme d'un élément essentiel à son écriture en « langue perdue » : « je recours aussi à l'autocommentaire. Au début, je pensais qu'il fallait expliquer aux gens tel ou tel jeu de mots, telle ou telle métaphore. Puis j'ai compris que ces autocommentaires faisaient partie intégrante du texte[59] ». Il est intéressant de remarquer que celui de Viktoriia Şăltăr, à gauche, est en russe comme le reste du zine, tandis que celui de Dinara Rasuleva, à droite, est le seul glossaire en anglais de tout le numéro. Au-delà de la question du lectorat visé, on peut supposer un besoin d'employer pour le commentaire une langue

58. Désintérêt du lectorat souligné et contredit, notamment en contexte colonial, par Lise Gauvin, *Des littératures de l'intranquillité*, Paris, Karthala, 2023, « Chapitre 4. Le statut de la note : didascalie ou diégèse », p. 81-93.

59. Antoine Nicolle, « Retrouver… », art. cit.

tierce, neutre dans ce contexte précis. Bien que l'anglais soit lui-même une langue coloniale, il se situe hors de la hiérarchie établie entre le russe et le tatar.



ёмёр-ёмёрех — веки-вечные / навсегда
ёмёр - век; эх - усилиние

шав мар шăплăх — тишина, а не шум
(дословно: "шума нет — тихо")

пирĕн чĕрене — наши сердца

вĕсен сасси илтĕнет — их голоса слышны

пĕр утăм малалла — на шаг впереди
пĕр утăм каялла — один шаг назад

кашни кун — пурнăç — каждый день жизнь

ирĕклĕ çил — свободный ветер
ĕмĕрхи çутă — вечный свет
халăха сасси — народа голос
/пирĕн çул/ — наш путь

Languages: Tatar, Russian, English, German.

Тел – language

И туган тел – the first words of the poem of the most popular Tatar poet Gabdulla Tukai about the mothertongue

Туган тел – mothertongue

Кан – blood

Иртәгә телем үлә – "(if) tomorrow my language dies" dedication to Rasul Gamzatov – the avar poet, who wrote "If tomorrow my language will be forgotten, I am ready to die today" and is now known in wikipedia as "russian" poet), Albert Razin (Udmurt language rights activist who committed traditional self-immolation (tipshar) as an act of protest against the Russification of the Udmurt people) and Usal – modern tatar rap musician.

Тел ме? – is it a language/does the language exist?

Минем туган тел урнында – in the place where my mother tongue should be

Су – water

Extrait du zine décolonial *Cyclicity*, numéro « Racines », p. 13 et 31

On remarque également que Viktoriia Şăltăr traduit tous les mots tchouvaches, rendant ainsi le poème entièrement intelligible à un lectorat russophone, tandis que Dinara Rasuleva ne traduit qu'une partie des mots tatars. Son glossaire semble être plutôt l'occasion de développer les références de son texte en lui permettant de mentionner des événements importants de l'histoire coloniale russe. En regard de ces commentaires très didactiques et au-delà d'une mise en avant de l'aspect expérimental de ce poème, l'absence de traduction pour plusieurs fragments hétérolingues fait écho à l'appel d'Édouard Glissant à un « droit à l'opacité[60] » pour les peuples colonisés, qui ne devraient pas avoir à se soumettre à une compréhension et une transparence totales, synonymes de contrôle par le pouvoir colonial. À l'inverse, la traduction totale de Viktoriia Şăltăr peut être lue comme une stratégie de diffusion de la culture tchouvache à un public le plus large possible. Dinara Rasuleva reconnaît en effet que

> passer au tatar dans ma poésie signifie perdre une grande partie de mon public, qui me lit depuis des années en russe. [...] c'était un grand pas hors de ma zone de confort, et, par la suite, je me suis retrouvée dans les limbes de l'édition : les journaux russophones ne m'invitent

60. Édouard Glissant, *Introduction à une poétique du divers*, Paris, Gallimard, 1995 : « Je réclame pour tous le droit à l'opacité. Il ne m'est plus nécessaire de "comprendre" l'autre, c'est-à-dire de le réduire au modèle de ma propre transparence, pour vivre avec cet autre ou construire avec lui. »

> plus à publier parce que je ne suis plus une poétesse russophone et ceux tatarophones susceptibles de publier ce que je pourrais écrire n'existent pas, quant aux autres ils ne sont pas particulièrement intéressés[61].

La situation d'une écrivaine tchouvache ou tatare est en effet à différencier de celle des écrivains et écrivaines d'Ukraine ou des pays baltes, qui disposent désormais d'un État enclin à encourager et à soutenir une activité culturelle dans une langue nationale officielle, ce que fait l'Ukraine[62] par exemple. Les Républiques du Tatarstan ou de Tchouvachie au sein de la Fédération de Russie n'ont quant à elles aucune indépendance ni autonomie décisionnelle et ne disposent d'aucun champ éditorial propre. Soumise aux décisions du Kremlin, leur politique culturelle ne viendra donc pas soutenir le retour à une langue non russe et encore moins le développement d'une littérature anticoloniale. Il faut donc souligner l'importance de deux structures permettant aux auteurs et autrices de contourner quelque peu ces difficultés : d'une part, le rôle d'Internet et d'un format de diffusion numérique[63], qui leur octroie une grande liberté formelle mais ne constitue pas, ou rarement, une source de revenus et de stabilité ; de l'autre, les maisons d'édition à l'étranger, qu'elles soient émigrées ou permettent de publier des traductions.

Dans leur texte comme dans leur positionnement paratextuel, on observe donc chez ces deux poétesses un emploi décolonial de l'hétérolinguisme très différent. Viktoriia Şăltăr esthétise sa langue tchouvache, devenue mélodie pour chanter le rapport particulier de son peuple à la nature. Les éléments tchouvaches se forment à partir

---

61. Dinara Rasuleva, « Počemu… », art. cit. : « Переход на татарский в поэзии означает потерю большей части аудитории, много лет читавшей меня на русском. […] это был большой шаг из зоны комфорта, со временем я оказалась и в издательском лимбе – русскоязычные журналы больше не зовут печатся, потому что я больше не русскоязычная поэт_ка, татарскоязычных печатающих то, что пишу я – нет, остальным это не особо интересно. » (T.d.A.)

62. Ian Chenkman, « "Vojna – èto mejnstrim". Kritik Jurij Volodarskij – o tom, kak ukraincy otnosjatsja k russkomu jazyku i russkoj literature» [« La guerre est mainstream ». Le critique Iouri Volodarski sur le rapport des Ukrainiens à la langue et à la littérature russes], *Novaja Gazeta*, 4 octobre 2021, URL [consultée le 25 avril 2024] : https://novayagazeta.ru/articles/2021/10/04/voina-eto-meinstrim

63. Voir, au sujet des nouveaux supports de la littérature, les travaux de Lionel Ruffel, Sophie Rabau et Pascal Mougin.

d'un fort contraste avec la langue russe mais, paradoxalement, le paratexte ramène cet hétérolinguisme à l'intelligible pour un lectorat russe, ce qui inscrit le geste poétique de Viktoriia Şăltăr dans une littérature certes non russe, mais néanmoins russophone. Dinara Rasuleva quant à elle incorpore ses quatre langues l'une à l'autre pour former un texte expérimental qui se refuse partiellement à la lecture par des non tatarophones et s'empare explicitement du sujet de la « langue perdue », de l'impossibilité du dire en contexte colonial.

Nous avons donc pu observer sur syg.ma que les pratiques hétérolingues apparaissent avant 2022, mais qu'elles semblent être devenues plus fréquentes et plus politisées dans la poésie contemporaine à partir de cette date, aussi bien à l'échelle des textes que des projets qu'on trouve en grand nombre : la série *#Lostlingual* de Dinara Rasuleva et le laboratoire d'écriture TEL:L, le zine décolonial *Cyclicité*, ou encore d'autres projets que je n'ai pas cités ici, par exemple les textes d'Egana Djabbarova ainsi que la formation en écriture décoloniale qu'elle propose au sein de l'École d'écriture expérimentale[64] ; la revue littéraire *Noga*[65], les évènements organisés par le collectif de_colonialanguage à Berlin[66], etc. En ce qui concerne la prose contemporaine, l'hétérolinguisme se trouve par exemple chez tony lashden, auteur·ice, activiste et féministe queer·e originaire du Bélarus, dans *forêt noire*[67], un recueil de nouvelles écrites en russe et en bélarussien. Cet article a également pu montrer que l'hétérolinguisme n'est pas un procédé littéraire isolé, seulement employé dans quelques textes épars, mais qu'il s'agit d'une pratique collective donnant lieu à des lectures publiques, des ateliers et des revues littéraires.

J'ai également pu observer que le procédé n'est pas toujours politisé et que, quand il l'est, il peut prendre la forme d'une tentative de

64. Page Instagram, URL [consultée le 31 octobre 2025] : https://www.instagram.com/experimental_writing/p/DGTaoAdg_i6/?img_index=1 ; https://www.experimental-writing.com/decolonial-theories-practices

65. Elle publie des textes en ukrainien, sourjyk, russe et anglais. URL [consultée le 31 octobre 2025] : https://kyivnoha.org/

66. Page Instagram, URL [consultée le 31 octobre 2025] : https://www.instagram.com/p/Cty2qKFI-Cv/?img_index=1

67. tony lashden, *černy les*, Paris, Papier-Mâché, 2023.

retour à une identité ethnique qui aurait précédé la colonisation, ou bien celle d'une exploration d'une identité métisse entre les langues. Le contraste entre ces deux textes m'amène à interroger le choix d'un seul et même terme pour parler de ces emprunts linguistiques, puisque la poésie expérimentale de Dinara Rasuleva au sein de laquelle on ne peut que rarement établir une langue principale, pourrait relever d'une forme particulière d'hétérolinguisme, qu'on pourrait nommer « translinguisme », tandis qu'on retrouve plutôt chez Viktoriia Şăltăr un bilinguisme qui additionne le tchouvache à la langue russe, et parfois inversement.

Pour finir, ce type de texte met au défi les chercheurs et chercheuses de l'espace russophone, limités par leur ignorance de la langue natale des auteurs et autrices. Cette poésie donne cependant l'espoir d'assister à un renouveau de ces cultures et on ne peut donc qu'espérer voir un nombre croissant de chercheurs et chercheuses et de traducteurs et traductrices s'intéresser à ces littératures et à ces langues.

INALCO